

# Mirbeau

## Le Journal d'une femme de chambre

Édition de Noël Arnaud, révisée par Michel Delon

NOUVELLE MISE EN PAGE



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Octave Mirbeau

Le Journal  
d'une femme  
de chambre

*Édition de Noël Arnaud,  
révisée par Michel Delon*

ÉDITION RÉVISÉE ET AUGMENTÉE

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1984 ;  
2024, pour « Célestine à l'écran »  
et la présente édition révisée et augmentée.

*Couverture : Jeanne Moreau dans Le Journal d'une  
femme de chambre, film de Luis Buñuel.  
Photo © Giancarlo Botti / Gamma Rapho (détail).*

## PRÉFACE

*Mirbeau, un forcené, oui. Un infatigable paladin de la Justice, un Don Juan de l'Idéal, un Don Quichotte aussi par ses illusions et ses déceptions, à ceci près qu'il ne pourfend pas des mirages, mais s'attaque à la réalité la plus sordide, à l'ignominie des guerres, à la misère des pauvres, à l'insolence des nantis, à la canaillerie des « honnêtes gens ». Il rêve d'une société libre, sans obligations ni sanctions, une société sans État, sans religion ni lois, une société du bonheur. Y croit-il vraiment ? ce serait la suprême utopie. On peut y parvenir par la révolte générale ; il ne la voit pas venir mais il y appelle désespérément ; l'acte individuel du dynamiteur, du manieur de poignard ou de revolver, c'est un début et surtout, pour Mirbeau, une consolation : toujours ça de pris, quelques monstres en moins. « Je m'étonne que les misérables ne brûlent pas plus souvent la cervelle aux millionnaires qu'ils rencontrent... »*

*Anarchiste, oui. Il fera de Ravachol un héros, un modèle. Il collaborera aux journaux libertaires, préfacera de Jean Grave La Société mourante et l'anarchie, partagera les secrets du compagnon Félix Fénéon. Anarchiste, certes, et pourtant d'avoir applaudi*

*Ravachol – qui choisissait ses victimes – ne l'empêchera pas de désavouer le geste d'Émile Henry lançant sa bombe au Café Terminus sur des consommateurs paisibles, petits boutiquiers du quartier, employés de bureau, vendeuses de magasin, réunis là, à neuf heures du soir, non point tant pour boire que pour écouter de la musique (en cette soirée, du Vincent d'Indy) car le Terminus offrait à sa clientèle un bon orchestre. Vingt blessés innocents. « Il n'y a pas d'innocents », répliquera Émile Henry. Voilà bien, ce mot devenu fameux, ce que Mirbeau ne peut admettre. Il voyait bien l'humanité veule, les pauvres, les exploités incapables de secouer leurs chaînes, trop abrutis par la misère et par le travail harassant et par la presse à la solde des puissants. Il fallait les plaindre, leur reprocher leur soumission, leur inaction, tenter de réveiller leur conscience, de leur apprendre la dignité. Mais les tuer, non. La bombe, il l'approuve, à condition qu'elle vise les vrais coupables : patrons exploiters, banquiers sans scrupules, politiciens véreux à leur service, magistrats aux ordres du pouvoir. Il lui arrive, à mesure que l'anarchie se théorise, se détourne de la « propagande par le fait », d'espérer dans la lutte des travailleurs ; l'arme de la grève se forge ; Mirbeau en attend la naissance de « meneurs » expérimentés, de tacticiens aptes à avancer quand ils le peuvent, à reculer si nécessaire. Davantage, la grève a ses yeux est éducatrice : ses succès, ses échecs, autant de leçons dont les travailleurs tireront profit pour les actions futures. C'est le thème de sa première pièce : Les Mauvais Bergers, jouée en 1897. Oh ! Mirbeau sait qu'on réprimera farouchement les grèves, qu'elles seront longtemps vaincues, que les temps ne sont pas venus. On ne jurerait pas qu'il ait entrevu l'heure où tous les travailleurs menant ensemble une même*

grève abattraient d'un coup la société qui les exploite, la société mourante comme la qualifiait, bien à tort, Jean Grave. Du reste, par la voix de son héros des Mauvais Bergers, Mirbeau formule des revendications dont l'accomplissement exigerait beaucoup de temps. Il ne s'agit pas seulement d'améliorer les conditions matérielles d'existence, mais d'obtenir le superflu car nous ne vivons réellement que par le superflu ; il faut embellir la vie : « Si pauvre qu'il soit, un homme ne vit pas que de pain. Il a droit, comme les riches, à la beauté. » Le pessimisme foncier de Mirbeau lui aura certainement interdit de voir se lever au loin une aube nouvelle.

Pour lors, il lui suffit d'entretenir sa colère au constat des turpitudes des classes dirigeantes et, en son for, de se réjouir de leur décomposition ; son action militante à lui consiste à les décrire, à les dénoncer ; de la grève sort peut-être un enseignement ; ses romans (et nous ne disons rien de ses articles, de ses pamphlets), assurément ses romans sont une leçon de choses, et si affreuses elles sont ces choses, si répugnantes, que tout homme honnête doit conclure à la destruction radicale d'un monde dont sa plume explore les plaies purulentes. Mais se dressera-t-il enfin l'homme honnête ? prendra-t-il la pioche pour abattre ce monceau d'immondices ? À de rares instants, Mirbeau semble le croire ; le plus souvent, il en doute. Et puis, après tout, qu'importe le résultat. C'est à chacun selon sa conscience ; malgré la grève et son utilité, malgré sa sympathie pour l'ouvrier conscient qui cherche à organiser ses camarades, à leur apprendre la bonne méthode, Mirbeau n'a pas atteint la « conscience de classe », si tant est qu'il se soit jamais soucié de l'atteindre.

Quoi qu'il en ait, il reste un individualiste, il ne

*raisonne que pour lui-même, ne se justifie que devant lui-même. Et d'ailleurs il n'y peut rien, son tempérament seul le guide, l'injustice lui répugne, l'insolence des riches le met en rage, il a toujours été ainsi, il ne se commande pas et personne ne lui a commandé quoi que ce soit. Ses connaissances en économie politique et sociale sont faibles ; il a lu d'un œil distrait, il n'a peut-être pas lu du tout les ouvrages des grands penseurs politiques, fussent-ils révolutionnaires ; dans la dernière phase de son existence, il se réjouira de se reconnaître sur maints problèmes d'actualité en accord avec Jaurès qui est marxiste. Mais lui Mirbeau ne sait de Marx que les rudiments, et il n'est pas sûr qu'il distingue chez Jaurès une quelconque formation marxiste ; comme lui, Jaurès est un homme de cœur, c'est assez pour se sentir en communauté d'esprit avec lui.*

*Le maître de Mirbeau ç'a été tout simplement sa vie, ses souffrances d'enfant sous la férule des jésuites, de soldat pendant la guerre de 70, ses contacts de jeune homme avec le Paris pervers, le Paris des fortunes mal acquises, et du malheur des pauvres. Il aurait pu faire comme les autres : entrer dans le jeu, se soumettre, se vendre. Pourquoi n'imaginerait-on pas qu'il en eut la tentation ? Mais rien à faire : son horreur devant le crime des riches (pour reprendre le titre du roman de son contemporain Jean Lorrain), son dégoût à la vue de leurs vices, à l'idée que des hommes aussi profondément mauvais puissent dominer les autres, diriger un peuple en le saignant du produit de son travail, en le rendant, par mille artifices, presque satisfait de sa servitude, sa révolte enfin, spontanée, irréfléchie, sera toujours la plus forte. Son cœur, immensément tendre et pitoyable, parlera contre toute raison, contre toute prudence, contre tout compromis. S'il en est qui ne*

*peuvent manger des escargots et préféreraient mourir de faim que d'y toucher, Mirbeau réagit pareillement à la misère et à la laideur morale. D'instinct. Affaire de goût ? oui, osons le dire, Mirbeau ne peut pas avaler l'injustice. Il vomit.*

*Son attitude est simple, et il l'a jugée lui-même ainsi, ou simpliste de l'avis des gens de bon sens, ceux qui aiment la nuance, étudient sur toutes les coutures le mendiant qui leur tend la main, lui demandent ses antécédents, se tâtent et tâtent leur poche avant de sacrifier cinquante centimes. Ou ceux qui voient dans toute grève une grève politique, ce qui d'ailleurs est vrai, mais pas dans le sens où ils l'entendent. Mirbeau est entier, son geste immédiat. Il a pris parti une bonne fois, s'est fixé une règle de conduite et n'en déroge pas : « Puisque le riche – c'est-à-dire le gouvernant – est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort. » Où cela peut-il conduire ? Mirbeau, au fond, l'ignore. Que ce monde saute, s'écarte à jamais de ses yeux, et ce sera pour Mirbeau, la récompense. L'avenir l'indiffère, c'est une énigme, il n'est pas né pour la résoudre. S'en désintéresse-t-il autant qu'il le prétend ? Il craint que n'apparaissent, dissipées les fumées du grand incendie, un avenir qui ressemblerait au présent, une société nouvelle qui reproduirait la société ancienne. S'il devait en être ainsi, tous ses efforts, ses luttes exténuantes auraient été vaines. Célestine, la femme de chambre, parle pour lui : « L'on va, l'on va, et c'est toujours la même chose. Voyez cet horizon poudroyant là-bas... c'est bleu, c'est rose, c'est frais, c'est lumineux et léger comme un rêve... Il doit faire bon vivre là-bas... Vous approchez... vous arrivez... Il n'y a*

rien... Il n'y a rien... rien de ce qu'on est venu chercher... » Comme elle, n'aurait-il pas été la proie d'« une folie d'espérance dans ces chimériques ailleurs » qu'il parait « de la poésie vaine, du mirage illusoire des lointains » ? Il connaît trop les hommes, leur soif de puissance, leur cupidité ; ils abattent un État qui les écrase, les humilie ; ils en reconstruiront un autre où les chefs triomphants voudront jouer le premier rôle, soulever les acclamations, être élus pour conduire le peuple et disposer d'un pouvoir de plus en plus étendu, régner enfin par la crainte et voir les hommes s'incliner à leurs pieds. Comment transformer l'homme, asseoir une société libre qui, par son seul fonctionnement, se protège des ambitions individuelles et assure à chacun l'épanouissement de son être ? Mirbeau ne sait pas, il voudrait tant savoir, il voudrait tant trouver.

Mais nous avons brûlé les étapes. Nous voici déjà auprès d'un homme vieilli qui, sans rien renier de ses convictions, doute et espère tour à tour, compare les moyens d'aboutir au monde de ses rêves, hésite et ne se décidera pas. Vis-à-vis du lecteur, qui tourne les pages du Journal d'une femme de chambre, s'interroge sur les sources et les causes de ce tableau des horreurs bourgeoises et souhaiterait qu'on lui présente les moules où Mirbeau a modelé ses personnages massacreurs de juifs, la moindre honnêteté nous contraint à remonter à ses premiers écrits littéraires et politiques, qu'il ne dissociera jamais. Nos notes en fin de volume éclairent, en deux mots, les personnages réels, mais qui est ce personnage collectif, l'ignoble Joseph ? Il est le fruit vénéneux de vingt ans de république, une république féroce aux classes pauvres et à leurs porte-parole (les « agitateurs »), et veule devant la bourgeoisie d'affaires, l'aristocratie revancharde, la banque, les apprentis dictateurs, et complaisante envers ses

*enfants chéris, les « opportunistes » arrivés au pouvoir derrière Gambetta, et pillant les fonds publics.*

*À ses commencements, Mirbeau est catholique et monarchiste ; un pas de plus, et il se découvre antisémite et partisan de la dictature. Foin de ces nuances, il est en un mot, et pour de longues années (de 1872 à 1886), réactionnaire. Réactionnaire, parce que la Révolution a porté au pouvoir la bourgeoisie, les fils et petits-fils des prévaricateurs et des concussionnaires qui ont abattu Robespierre (encore que Mirbeau ne se sente pas pour autant robespierriste !) : ils tiennent l'industrie, le haut commerce ; ce sont les « dynasties bourgeoises ». Les opinions monarchistes de Mirbeau s'expliquent ; on comprend moins que, de désespoir, privé de roi à la mort du comte de Chambord, il en appelle au césarisme, à la dictature, à quelque Napoléon. Il oublie que l'Empire a consolidé le pouvoir économique des thermidoriens et facilité l'ascension des banquiers juifs auxquels nos derniers rois déjà avaient eu recours.*

*Il est antisémite parce que l'argent, c'est les juifs. Mirbeau déteste l'argent, son pouvoir corrupteur ; donc, débarrassons-nous des juifs. Son antisémitisme ne fait pas exception : l'antisémitisme imbibe toute l'époque. Les prêtres continuent de montrer les juifs en bourreaux du Christ et répandent dans les campagnes l'antique malédiction : le paysan les suit. Dans les villes, les commerçants, les artisans – qui redoutent la concurrence de leurs actifs et ingénieux confrères juifs – sont antisémites. Les ouvriers sont antisémites ; dans les discours des dirigeants syndicaux perce fréquemment un antisémitisme fondé sur l'assimilation des juifs et de l'argent, des juifs et du capital, et Marx lui-même ne leur marquera aucune indulgence.*

*La jeune République, mal née, manque de séduction.*

*Le parti opportuniste, créé par Gambetta, ne propose aucune véritable réforme, aucun grand projet, et s'enlise dans des scandales de toute sorte ; les plus célèbres, parce que énormes, seront celui des Décorations et celui de Panama. Mais quantité d'autres les précèdent, où sont compromis des députés et des ministres. Mirbeau rejette le parlementarisme. Il n'est pas le seul : les anarchistes dénie au Parlement toute valeur représentative (la majorité soit-elle de droite, soit-elle de gauche) ; ils refusent d'aller aux urnes. Quand Mirbeau les rejoint, vers 1886, insensiblement d'abord, puis au grand jour, son antiparlementarisme ne l'embarrasse pas. En 1908, son opinion n'aura pas varié. Les hommes politiques et la bourgeoisie qui les met au pouvoir forment toujours la classe privilégiée, aux appétits égaux et qui « se rue à la même curée des honneurs et de l'argent ». Simplement, ils sont devenus plus adroits ; ils se dissimulent sous le vernis de la respectabilité ; le secret de leurs malversations est mieux gardé : « Ils sont affables, polis, modérés dans l'expression publique de leurs passions, ennemis du scandale qui est toujours laid, des intrigues trop bruyantes qui sont parfois dangereuses. Excellents patriotes, fermes capitalistes, intermédiaires habiles entre l'épargne et les banques, propriétaires orthodoxes, qui donc pourrait mieux défendre les immortels principes de la conservation sociale, répartir plus équitablement, entre les grosses affaires qu'ils protègent, et les menus besoins des pauvres qu'ils administrent, la manne des budgets ? »*

*Essayons de comprendre Mirbeau, et de comprendre aussi l'immense succès que rencontrent les trois volumes de La France juive (1886) de Drumont, et plus tard sa Libre Parole, ou La Lanterne du marquis de Rochefort-Luçay, dit Henri Rochefort, l'ancien*

*communard, le compagnon de déportation de Louise Michel à la Nouvelle-Calédonie, qui réclame maintenant l'avènement d'un dictateur et sera de tous les complots fomentés contre la République. Mirbeau, ces années-là, s'imagine aller à contre-courant, affirmer une personnalité indépendante ; il s'illusionne. Son éducation religieuse lui dicte son catholicisme ; son royalisme provient de son père, notable normand, conseiller municipal, adjoint au maire, conseiller d'arrondissement, qui, imperturbable, défend le trône et l'autel. Mirbeau ne professe aucune opinion personnelle, sinon son amour du peuple, victime de la République et de la banque juive ; mais Drumont et Rochefort jouent aussi de la fibre populaire. En vérité, Mirbeau est de son temps, des premiers temps de la III<sup>e</sup> République. Il se voudrait original parce qu'il n'appartient pas aux hommes du pouvoir, mais la République repose sur quelques voix de majorité, l'opposition est puissante, ambitieuse, recrute ses partisans dans toutes les classes sociales ; il s'en faudrait d'un rien pour que la France bascule.*

*S'en est-on assez raillé des contradictions de Mirbeau ! Le Mirbeau anarchiste en face du Mirbeau réactionnaire. Si l'on examine ses positions sur l'entier de sa vie, amours et haines, on est frappé au contraire d'une étonnante continuité, d'une fidélité tenace à ses premiers choix. Qu'on ne nous impute aucun goût du paradoxe. Nous ne gommons pas l'antisémitisme, mais nous ne sommes pas sourd à l'argumentation de Mirbeau : son adversaire c'est la finance juive ; son esprit façonné par l'éducation religieuse catholique dont il ne se libérera, de son propre aveu, qu'au prix de longues et terribles luttes assimile l'argent aux juifs. L'expérience et ses réflexions lui apprendront que la banque protestante ou catholique et l'affairisme des*

*agnostiques sont pareillement néfastes et exercent sur l'État une pression de même force. Alors, il n'y a plus la banque juive, il y a la Banque, y compris la banque juive car Mirbeau ne se refusera pas – Le Journal d'une femme de chambre l'atteste en maints endroits – de présenter des juifs identiques en rapacité et en superbe aux aryens bon teint, quoique dotés de quelques particularités comme le Basque n'est pas l'Alsacien.*

*La République est un mot creux ; Mirbeau la combattait quand, derrière ce mot, se camouflaient les agioteurs de tout acabit : c'était la première formule de gouvernement qu'il affrontait, et elle était affreuse à voir. Il cesse ou modère ses attaques, du jour où les ennemis de la République s'identifient aux adversaires de Dreyfus, s'opposent à la justice, à la vérité. La République n'en demeure pas moins l'État, autant que le serait la monarchie ou l'Empire ou le régime dictatorial, l'État qui brime l'individu ; l'État voilà l'ennemi. Contester l'État, s'efforcer de le détruire, c'est rejeter toutes les apparences qu'il peut revêtir. Nier la République, c'est condamner, du même coup, le parlementarisme qui la fonde.*

*Dans ses écrits réactionnaires, dans Les Grimaces, Mirbeau disait son amour des pauvres, des ouvriers. Qui, dans le beau monde, se préoccupe des onze ouvriers morts dans l'incendie d'une filature ? « Des ouvriers ! mais n'est-ce point leur destinée de disparaître ainsi, brûlés par la flamme, broyés par les machines, étiolés par les souffles malsains de l'atelier, harassés par la besogne éternelle et maudite ! » Ces lignes datent de 1883. Et Mirbeau, sur sa lancée, vitupère les dames d'œuvres, les institutions charitables. Anarchiste, il ne fera que répéter inlassablement sa tristesse et sa rage devant le sort réservé aux*

*travailleurs, aux misérables, et sa haine de l'hypocrite charité. Seule, sa rupture avec l'Église, ses institutions et ses préceptes distingue le Mirbeau des débuts du Mirbeau de la maturité. L'anarchie aura donné cohérence et solidité à des opinions disparates.*

*Alors, ce Mirbeau, c'était un homme politique ? Ah ! ça, non. À ce mot, il vous foudroyait. Les jeux de la politique l'écœuraient ; les hommes politiques, il les traitait en ennemis. De droite, ils maintenaient sur le peuple la domination de l'argent ; de gauche, les dés-herités servaient de piédestal à leur ambition.*

*Mirbeau, c'était, avant tout, un écrivain, un romancier. Sa plume fustigeait l'injustice, fouillait les entrailles nauséuses des riches et de leurs suppôts et vous les jetait sous le nez en s'esclaffant : Voyez ce qu'ils sont à l'intérieur, vos amis, vos chefs encensés, vos patrons obéis et respectés. Sans sa plume, il serait mort, étouffé de dépit et de fureur.*

*On a dit cent fois que Mirbeau exagère, grossit les traits, ne veut voir que la vilénie, accentue au noir la psychologie et les actes de ses personnages. On a tort. Quand en 1964, portant à l'écran *Le Journal* d'une femme de chambre, Luis Buñuel transpose autour des années 25 les aventures de la domestique de 1900, il s'est bien renseigné, il sait que la vie des domestiques au temps des « nouveaux riches » de l'après-guerre n'est pas très différente de leur vie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs maîtres sont aussi odieux que ceux de Célestine ; l'origine de leur fortune est pareillement inavouable, leur vanité, identique, et tout semblable leur mépris des bonnes qui n'acquièrent quelque valeur (oh ! bien faible, et des plus éphémères) qu'au moment où elles servent d'exutoire au trop-plein sexuel du maître, insatisfait des soins de Madame, et lorsqu'on les laisse – et volontiers – déniaiser les fils élevés selon*

*les bons principes de la souveraineté de l'argent. En 1930, on continuait de loger les bonnes des plus belles demeures bourgeoises, au 6<sup>e</sup> étage, dans d'étroites chambres mansardées, sans chauffage et sans eau, où la lumière du jour filtrait pauvrement par un vasistas mal joint, étuves l'été, glacières l'hiver. La bonne allait quérir l'eau au mince filet coulant de la fontaine commune du palier. Un mauvais lit, une table branlante, un broc à l'émail éclaté et une cuvette ébréchée, rarement une chaise, la place manquant, tel était le mobilier. À bien y réfléchir, les parvenus de l'après-guerre affichaient envers les domestiques une considération moindre que les aristocrates ruinés ou les notables du XIX<sup>e</sup> siècle teintés encore, de-ci de-là, d'une certaine tradition, héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand les domestiques étaient de la « famille » et qu'on les conservait à vie, la soubrette confidente de Madame, le valet de chambre complice de son maître, Marivaux quoi ! La grossièreté du patron, la sottise de son épouse, leur inculture dépassaient la muflerie et l'ignorance des maîtres 1900. Ceux qui vécurent leur enfance ou leur jeunesse au milieu de ces gens se souviennent des thés de Madame, de la joie mauvaise des invitées à déverser les calomnies les plus sales sur leurs amies absentes, de leurs récriminations interminables à l'endroit de leurs domestiques : tous fainéants, incompetents, malhonnêtes, vicieux et prétendant à des gains exorbitants ! Rien n'avait changé depuis le bureau de placement de Mme Paulhat-Durand décrit dans Le Journal ; on réentendait geindre de la dégradation du métier, on écoutait les dames à la recherche d'une servante, les questionnant sur leur passé, sur leur savoir-faire, sur leur intimité, et hurlant comme des écorchées à l'instant où les malheureuses avançaient d'une voix sourde le chiffre des gages espérés.*

*Mirbeau ne forçait pas la note. Lui reprochera-t-on de n'avoir à aucun moment du récit présenté des patrons un peu plus soucieux du bien-être de leurs serviteurs ? Ce serait lui chercher une mauvaise querelle : d'abord, il arrive que Célestine regrette son abandon, sur un coup de tête, d'une place agréable ; ensuite, il n'y peut rien si Célestine rencontre surtout des brutes et des crapules, des maîtresses indignes et impitoyables : elle confesse que la malchance la poursuit et enfin – et là gîte l'essentiel – Mirbeau ne se fixait pas la tâche de brosser une fresque idyllique, peuplée d'êtres bons et doux, raffinés, généreux. Il conserve, dans Le Journal d'une femme de chambre, le rôle qu'il s'est, de sa propre autorité, imparti : dénoncer l'injustice, dévoiler les tares de la Société. On l'accuse d'enlaidir ce qu'il touche. Bizarre grief : tout bonnement, il a l'œil aigu, le flair exercé, et le courage d'aller voir de près.*

*On connaît la boutade de Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ! » Plaisantait-il ? Nous tendait-il la clé de son roman ? On en dispute toujours. Soyons sérieux : si Flaubert, peut-être, ne l'était pas : Célestine, à l'évidence, c'est Mirbeau. Célestine dont le sexe s'enflamme à la vue de Joseph, lui brûle le corps et l'âme, oblitère sa raison, ses amours passées, ses rêves d'idylle bercée de mots doux et de tendres effusions, s'offre au rut, devient folle de l'attendre, le réclame, l'exige. Célestine, c'est le héros du Calvaire qui ne peut s'arracher du corps de sa maîtresse, qui y revient toujours, pour qui l'amour est exclusivement la chair et le sexe de cette femme qui ruine ses forces, le trompe, le pille ; c'est le héros du Jardin des supplices, envoûté par Clara et qui la suit dans l'horreur, dans des coïts de sang et de charogne, partage sa volupté sadique de jouir au spectacle de la torture et du meurtre. Les livres, les gravures que met au jour Célestine dans la*

*chambre d'une de ses patronnes, ce sont les fantasmes érotiques qui hantent Mirbeau, le travaillent, le torturent : « Des femmes avec des femmes, des hommes avec des hommes... sexes mêlés, confondus dans des embrassements fous, dans des ruts exaspérés... Des nudités dressées, arquées, bandées, vautrées, en tas, en grappes, en processions de croupes soudées l'une à l'autre par des étreintes compliquées et d'impossibles caresses... Des bouches en ventouse comme des tentacules de pieuvre, vidant les seins, épuisant les ventres, tout un paysage de cuisses et de jambes, nouées, tordues comme des branches d'arbres dans la jungle. » C'est la malle secrète de l'abbé Jules qui s'ouvre et lâche « un flot de papiers, de gravures étranges, de dessins monstrueux » qui, se tordant dans les flammes, exhibent « d'énormes croupes de femmes, des images phalliques, des nudités prodigieuses, des seins, des ventres, des jambes en l'air, des cuisses enlacées, tout un fouillis de corps emmêlés, de ruts sataniques, de pédérasities extravagantes ». Décidément, le même sang irrigue Mirbeau et Huysmans, son ami. Accordons-nous un bref instant et lisons ces lignes d'Huysmans dans Là-bas : « Partout, les formes obscènes montent de la terre, jaillissent en désordre dans le firmament qui se satanise ; les nuages se gonflent en mamelons, se fendent en croupes, s'arrondissent en des antres fécondés, se dispersent en des traînées épandues de laite ; ils s'accordent avec la bombance sombre de la futaie où ce ne sont qu'images de cuisses géantes ou naines, que triangles féminins, que grands V, que bouches de Sodome, que cicatrices qui s'ébrasent, qu'issues humides. » La nature se mire dans la malle de l'abbé Jules, dans l'armoire de la vicieuse maîtresse de Célestine. Qui échapperait à cette panspermie ? Célestine y succombe sans recours. Huysmans cherche*

sa sauvegarde à la Trappe. Mirbeau dans l'anarchie et la frénésie des combats... et dans le mariage. Tous deux, Mirbeau et Huysmans (qui verra se projeter sur les murs du couvent les mêmes images lubriques), tous deux sont écartelés entre leur idéal de pureté et leurs appétits de luxure. Le sexe « implacable et dominateur » ne leur laisse aucun répit.

Mirbeau, en épousant la belle Alice Regnault qui fut d'abord et plusieurs années sa maîtresse, édifie une forteresse contre laquelle battront, sans jamais l'ébranler, les vagues énormes de sa sexualité. Le mariage est un refuge inviolable. Il observe un silence opaque sur sa vie intime et nul ne le percera. On ne lui attribue aucune infidélité, lui qui, jusque-là, courait les filles et vécut des aventures passionnées : un seul amour, un havre, sa femme.

Il ne pratique plus sa sexualité comme au temps des romans « autobiographiques ». Il l'écrit. Le romancier social est aussi un romancier érotique, pornographe au jugement de quelques aimables confrères. Libre autant dans l'aveu de ses fantasmes que dans la peinture des scélérats. Son œuvre contient toutes les formes de l'érotisme, pas un seul amour, a-t-on noté fort justement.

Le fétichisme, l'inceste, l'onanisme, l'homosexualité féminine et masculine, la pédophilie, les parties carrées, le clitorisme, la bestialité, la nécrophilie, le masochisme, le sadisme, et, par-dessus le marché, l'amour qualifié de « normal », Mirbeau les exhibe ; il en a peur et il s'en délecte. Le Journal d'une femme de chambre, complété du Jardin des supplices, dresse le répertoire intégral des formes et moyens qu'ont inventés l'homme et la femme pour assouvir leurs pulsions sexuelles. Mirbeau s'échine à démontrer que l'éducation religieuse, la morale bourgeoise sont responsables

*des « perversions » par les interdits qu'elles font peser sur le sexe. Comme si elles n'étaient pas dans la nature de l'homme, comme si elles n'appartenaient pas à tous les temps, à tous les peuples, à toutes les civilisations. Mais en accuser l'éducation religieuse, voilà qui l'arrange bien, lui, et justifie ses songes où l'on braquemarde à tout va.*

*Il reste que Le Journal d'une femme de chambre est l'une des plus franches et explicites confessions que la fin du siècle, quoiqu'elle se glorifiât de son impudeur, nous ait livrée de l'irrépressible passion d'une femme, une passion qui lui révèle des instincts qu'elle ne se connaissait pas, qui dormaient en elle à son insu. Nous suivons de jour en jour, d'heure en heure, l'évolution de Célestine en présence du monstre Joseph. Au premier regard, elle éprouve de la répulsion ; elle le soupçonne d'être un voleur et un assassin. Il est laid et c'est un rustre. Mais le sexe agit, le sexe commande : peu à peu s'accroît l'attirance qu'exerce sur elle ce mâle musclé, à l'odeur de fauve, aux vêtements qui sentent la bête et le fumier, elle tente de se persuader que c'est pure curiosité, qu'elle veut savoir ce qui se cache sous ce front buté ; elle aime l'amour et s'y adonne sans vergogne au petit bonheur des rencontres d'hommes qui lui plaisent ; elle ne se prostitue pas, elle aime l'amour pour lui-même. Elle entretient au secret de son cœur de fragiles fleurs bleues ; elle implore, après le spasme, des mots gentils, une douce caresse sur ses cheveux. Elle compose de petits poèmes, un peu bébêtes, charmants, d'une naïveté de jeune fille. Et cette brute maintenant qui s'insinue en elle, c'est si loin de ses goûts, de ses rêves. Et cette brute soudain qui la domine : elle le veut, elle l'appelle par toute sa chair. Ce paysan sournois et malin joue de son impatience, irrite ainsi et augmente ses ardeurs ; elle ne voit plus que*

*lui, ne désire plus que lui. Il la prend enfin, elle est comblée au-delà de tout ; elle se soumet à Joseph, à jamais. « Je comprends maintenant... pourquoi il y a des femmes qui se ruent avec toute l'inconscience du meurtre, avec toute la force invincible de la nature, aux baisers des brutes, aux étreintes des monstres, et qui râlent de volupté, sur des faces ricanantes de démons et de boucs. »*

*Mirbeau, en remuant la boue de l'âme bourgeoise, en stigmatisant les maîtres qui avilissent leurs domestiques, opère-t-il une critique unilatérale ? Le Journal d'une femme de chambre répond. L'existence des larbins n'est que bassesse, médisances, chapardages, chienneries, platitude, indiscretion, chantage. Pas un qui rachète les autres. Célestine s'élève un peu au-dessus du troupeau : elle est fine, intelligente, saine, élégante, elle perçoit à certaines heures les chuchotements de sa conscience, mais sa passion éperdue pour Joseph la rendra plus méprisante encore que ses pires collègues. Mirbeau n'attend rien de ces êtres marécageux. La condition servile n'incite jamais à la révolte. Le domestique imite le maître, voilà beau temps qu'on débite ce truisme ; il aspire à devenir maître à son tour, et Célestine, grâce à Joseph, y parviendra. Elle sera une patronne exigeante, méprisante, autoritaire : elle a bien retenu les leçons apprises de ses maîtresses à force de misère et de honte. Joseph a acheté le petit café de Cherbourg avec le produit du vol commis chez ses patrons ; qu'y a-t-il là de répréhensible ? D'où provenait la fortune de ses maîtres ? De rapines, d'escroqueries, de louches entreprises qui ont poussé des gens crédules à la ruine, à la mort. Voler ses patrons, mais n'est-ce pas encore les respecter, suivre leur exemple, leur enseignement ? Gros bras des organisations nationalistes, diffuseur de factums antijuifs, ne défendait-il*

*pas les possédants, ne leur permettait-il pas de jouir impunément de leur richesse ? Nul remords n'étreint Joseph : il a été un bon et loyal serviteur, le reflet fidèle de son maître.*

*La structure du journal répond idéalement aux procédés d'écriture de Mirbeau. Comme la structure du « voyage » permet d'insérer, selon l'inspiration du jour, d'autres escales et donc de nouveaux épisodes, de même le journal se présente tel un meuble à multiples tiroirs qu'on ouvre un à un à mesure de l'éclosion d'une anecdote. Les Vingt et Un Jours d'un neurasthénique et la première partie du Jardin des supplices, et La 628-E8, bien entendu, qui est un carnet de voyage, offrent de grandes similitudes de construction avec Le Journal d'une femme de chambre. De l'emploi de cette structure résulte curieusement que le roman-journal est, dans sa fabrication, le moins linéaire qui soit, alors qu'il donne, une fois terminé, l'impression d'une continuité parfaite que lui confère le déroulement du temps. Autre avantage pour l'écrivain qui vit de sa plume : il lui est loisible, avant l'achèvement du roman, d'en distribuer des fragments aux périodiques, sans qu'il lui soit vraiment nécessaire de les introduire par un résumé des chapitres précédents. Ainsi, des extraits du Journal d'une femme de chambre, premières parties écrites d'un roman en germination, étaient connus dès 1897. En décembre de cette année-là, un écrivain et journaliste d'une complexion intellectuelle totalement inverse de celle de Mirbeau qui n'en avait pas moins facilité son entrée au Figaro, Ernest La Jeunesse, suppliait Mirbeau de livrer enfin dans leur intégrité ces Mémoires d'une femme de chambre dont les fragments publiés, leur cynisme et leur érotisme, l'avaient alléché. Trois ans, il aura fallu trois ans au moins à Mirbeau pour bâtir en son*

*entier Le Journal d'une femme de chambre, voilà qui efface l'image qu'on pourrait se former d'un Mirbeau écrivant à la hâte, griffant son papier, ne se relisant pas, ne se corrigeant pas. On veut bien que, de 1897 à 1900, nombre de tâches d'une impérieuse actualité le sollicitaient : on était au cœur de l'affaire Dreyfus, et Mirbeau s'y était plongé de la tête aux pieds. Reste que ses travaux de romancier ne le satisfaisaient jamais : les repentirs qui ressortent de la comparaison entre la version feuilletonesque et la version en volume du Journal d'une femme de chambre le prouvent abondamment. Au surplus, le long délai qui court entre la publication des premiers fragments et l'édition du roman ne laisse pas de poser une autre interrogation : à quelle date Célestine entreprend-elle son journal et quand se termine-t-il ?*

*On peut tenter de circonscrire le temps du roman. L'abominable Joseph menace d'exercer les pires sévices sur le traître Dreyfus si l'on ose le ramener de l'île du Diable, et il ira régler son compte à Zola si celui-ci a l'audace de venir prononcer une conférence à Louviers. Célestine commence son journal un 14 septembre et en écrit l'épilogue, dit-elle, huit mois après le dernier chapitre daté du 28 novembre ; l'épilogue est donc du 28 juillet de l'année suivante. Comparons maintenant l'éphéméride de Célestine au calendrier des événements historiques. On transfère Dreyfus du bagne à la prison de Rennes le 30 juin 1899. Zola a été condamné définitivement en juillet 1898 et s'était exilé en Angleterre le 18 juillet. Dès lors, il se trouvait empêché de prononcer en France quelque conférence que ce soit. Le journal de Célestine devrait donc débiter avant la condamnation de Zola, c'est-à-dire en septembre 1897. Zola rentre en France aussitôt cassé, le 3 juin 1899, le jugement condamnant Dreyfus. Zola, à partir du début*

juin 1899, serait en mesure de se rendre à Louviers. En ce cas, Célestine aurait commencé son journal en septembre 1898, et Joseph proférerait ses menaces à l'encontre de Zola le 1<sup>er</sup> octobre 1898. Aussitôt, une anomalie surgit, qui interdit d'entériner cette date. En effet, le retour en arrière montre que Célestine clôt son journal le 28 juillet, huit mois après les dernières lignes datées, qui étaient du 28 novembre ; elle est déjà tenancière, avec Joseph, du petit café de Cherbourg quand Dreyfus est débarqué en France le 30 juin 1899. En conséquence, le commencement du journal de Célestine remonterait à septembre 1898. Ce qui est impossible, puisque Zola en septembre 1898 a fui hors de France depuis deux bons mois.

En conclusion, le temps du roman est fictif, et *Le Journal d'une femme de chambre*, par cela seul, est bien un roman. On s'en convainc encore à la lecture du chapitre X. Sir Harry Kimberly (alias Oscar Wilde) narre, comme si elle était de la veille, une aventure où se retrouvent John-Giotto Farfadetti, qui est Dante Gabriel Rossetti, et Frédéric-Ossian Pinggleton, qui est Burne-Jones. Or, si Burne-Jones vivait encore en 1898 (année qui pourrait renfermer le roman de Mirbeau et la scène évoquée par Wilde), Rossetti avait quitté ce monde dès 1882. La scène cocasse du chapitre X est ainsi purement imaginaire, moins du reste par son contenu que par la date où Wilde est censé la conter.

Si Kimberly reflète Wilde sans conteste (les contemporains le savaient et André Billy l'a écrit), et Farfadetti, presque sûrement Rossetti, le personnage de Pinggleton pourrait ressembler à William Morris autant qu'à Burne-Jones. Nous, on veut bien, puisque cette identification-là ne change rien à notre conclusion ; elle la consoliderait plutôt. William Morris réunissait, tout comme Rossetti, les qualités de poète

*et de peintre (et quelques autres en plus : architecte, décorateur, militant et écrivain socialiste, rénovateur des métiers d'art) ; plusieurs toiles de Burne-Jones s'inspirent des textes de Morris (de son Paradis terrestre en particulier). Cependant, l'activité strictement picturale de Morris dura peu ; dès les années 60 (il était né en 1834), il se voue à la fabrication d'objets d'ameublement, les pliant à des formes qui préfigurent l'Art nouveau. Burne-Jones au contraire est essentiellement peintre, et Wilde, sous la plume corrosive de Mirbeau, qualifie Pinggleton de « grand peintre », ce qui cadre mal avec la personnalité de Morris durant les trente dernières années. Il n'en demeure pas moins que Rossetti a pris fréquemment pour modèle l'épouse de William Morris, Jane. L'exposition du Symbolisme en Europe, au Grand Palais, en 1976, nous l'a montrée sous les traits et la vêtue de diverses femmes, antiques ou dantesques, toutes fatales, et le catalogue de cette exposition nous en conserve les images. On observera que la Jane Morris des peintures de Rossetti pose en 1875 et 1880. May Morris, fille de Jane et William, n'était plus une enfant quand Rossetti la peint, elle aussi, en 1873 et 1874 ; elle possède déjà tous les attributs de la nubilité. À supposer que la Botticellina du Journal d'une femme de chambre soit Jane Morris et que la scène décrite par Wilde-Mirbeau se passe en 1897 ou 1898 (la semaine dernière j'étais à Londres, dit Wilde en substance), Rossetti inviterait dans sa couche une Botticellina du troisième âge ! Il y a mieux : le dialogue Rossetti-Morris serait un dialogue des morts : Rossetti – rappelons-le – était monté dans la barque de Charon en 1882, et William Morris l'avait suivi – d'assez loin – en 1896.*

*Qu'on regarde Pinggleton en Morris ou en Burne-Jones, la savoureuse séance du mariage bigame de*

*Botticellina avec l'ami de son mari est totalement impossible, anachronique à l'heure où Wilde se vante d'y avoir assisté. Le Journal d'une femme de chambre s'exclut du genre réaliste, ou historico-naturaliste, et du « réalisme socialiste » davantage encore. Mirbeau invente une histoire, des histoires en gigogne, et nous livre ses personnelles hantises.*

*Dans Le Journal d'une femme de chambre, roman social, ou anti-social, et qui se veut « objectif », et roman du sexe, les mots grossiers sont rares : une bourgeoise – mais venue voici peu du ruisseau – crie : « Merde ! » et Célestine, excédée, lâche une fois : « Merde ! » « Les mots grossiers sont toujours inutiles, expliquait Mirbeau, il ne faut pas employer des mots grossiers... Il faut écrire simplement, chercher des mots tout simples, tout ordinaires, des mots qui ne vieillissent pas... des mots justes... ça fait si joli les mots justes ! » En cela, il se sépare nettement du naturalisme où l'on tente fréquemment de l'emprisonner. Roger Martin du Gard jugera de manière identique : les trivialités – qu'il ne faut pas confondre avec la langue verte et l'argot, lesquels fourmillent de trouvailles savoureuses – « appauvrissent criminellement la langue française ». Il y avait, il y a de nos jours encore, un snobisme de l'encanaillement. C'est ce qui donne un ton si faux, si apprêté aux écrits de quelques-uns de nos intellectuels qui se croient tenus d'user de termes orduriers pour faire peuple, un peuple qu'ils ignorent et qui est, en général, beaucoup plus poli qu'ils ne le supposent. Mirbeau détestait tous les snobismes.*

*On se méprendrait à se représenter un Mirbeau sûr de ses dons. Il peine à écrire. Le vertige de la page blanche, qui saisit nombre d'écrivains et cloue leur plume, touche chez Mirbeau à la névrose. Ses succès*

*ne l'en guérissent pas. Et quels succès pourtant ! En un temps où l'on s'applaudissait d'une vente à dix mille exemplaires, Le Journal d'une femme de chambre dépassera les deux cent mille ! Mirbeau est absolument modeste ; ses contemporains, d'une seule voix, ses adversaires les plus résolus le créditent de cette vertu. Prié de préfacer quelque édition de Jarry, il se récuse : « Dans quelques années, on oubliera Mirbeau, tandis qu'on parlera souvent et toujours de notre ami Jarry ! »*

*C'est si joli les mots justes ! Mirbeau aime la beauté, et il se heurte à chaque pas à la laideur, il rêve de justice et il rencontre partout l'iniquité, il est fou de liberté et il ne voit autour de lui que servitude et oppression. Mirbeau – on attend ce mot de Jules Renard – se lève triste et se couche furieux.*

*Malgré tout, il y a un Mirbeau heureux, calme, détendu : celui des chroniques d'art ou de littérature. Non point qu'il ménage les mauvais peintres ou les écrivains médiocres, ni même les écrivains de talent s'ils se fourvoient ou s'abaissent à servir les puissants du jour, le polémiste ne se refrène pas, mais il se plaît à regarder les œuvres des peintres impressionnistes, il se baigne dans leurs couleurs, il se barbouille de bonheur et il en enduit ses lecteurs ; ou il jubile, explose d'enthousiasme à la découverte d'un poète (Maeterlinck, ou le Claudel de Tête d'Or) ou d'une romancière (Marguerite Audoux, ou la Colette des Vrilles de la vigne). Son influence dans la presse est si forte qu'un mot de lui transforme, du jour au lendemain, un inconnu en personnage célèbre. Combien de peintres et d'écrivains lui doivent leur renommée et leur fortune ? combien de journalistes, leur place ? Les aider par sa plume, par ses relations, ne lui suffit pas : il les soutient de son argent dans l'attente des*

*premiers droits d'auteur. Et sa générosité directe, sans ostentation, s'étend à tous les malheureux, à tous les malchanceux ; il perd un temps précieux à s'occuper des autres, et il en est content. « Il poursuivit également et avec la même générosité foncière, l'injustice sociale et l'injustice esthétique » (Remy de Gourmont).*

*Et il y a le Mirbeau des belles demeures inondées de clarté, entouré de ses Renoir, de ses Pissarro, de ses Monet, de ses Rodin ; le Mirbeau des bibelots curieux, des livres anciens, des riches reliures. Il défendait l'art moderne et s'inclinait devant les vieux maîtres ; et, du reste, combien déjà de morts parmi les artistes de son temps, qu'il chérissait ? Ernest La Jeunesse fit cette remarque, exacte et belle : Mirbeau a toujours demandé pardon aux vrais morts des blessures qu'il faisait aux faux vivants.*

*Et voyons-le dans ses jardins, cet homme de grande taille, musculeux, râblé, robuste, une « armoire normande », le vieux cliché convient à merveille à ce descendant des Vikings, avec ses yeux bleu-vert, son teint vif, sa grosse moustache, il cultive des fleurs magnifiques, il les contemple avec volupté, les caresse comme il ferait d'un corps amoureux, et saluons-le d'un dernier regard ce Mirbeau du grand air, des bords de l'eau, des tranquilles promenades, l'amant de la Nature, sa seule divinité.*

NOËL ARNAUD

LE JOURNAL  
D'UNE FEMME DE CHAMBRE



## À MONSIEUR JULES HURET<sup>1</sup>

Mon cher ami,

En tête de ces pages, j'ai voulu, pour deux raisons très fortes et très précises, inscrire votre nom. D'abord, pour que vous sachiez combien votre nom m'est cher. Ensuite, – je le dis avec un tranquille orgueil, – parce que vous aimerez ce livre. Et ce livre, malgré tous ses défauts, vous l'aimerez, parce que c'est un livre sans hypocrisie, parce que c'est de la vie, et de la vie comme nous la comprenons, vous et moi... J'ai toujours présentes à l'esprit, mon cher Huret, beaucoup des figures, si étrangement humaines, que vous fîtes défiler dans une longue suite d'études sociales et littéraires<sup>2</sup>. Elles me hantent. C'est que nul mieux que vous, et plus profondément que vous, n'a senti, devant les masques humains, cette tristesse et ce comique d'être un homme... Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes, puissiez-vous les retrouver ici...

OCTAVE MIRBEAU.

Mai 1900.



*Ce livre que je publie sous ce titre : Le Journal d'une femme de chambre a été véritablement écrit par Mlle Célestine<sup>1</sup> R..., femme de chambre. Une première fois, je fus prié de revoir le manuscrit, de le corriger, d'en récrire quelques parties. Je refusai d'abord, jugeant non sans raison que, tel quel, dans son débraillé<sup>2</sup>, ce journal avait une originalité, une saveur particulière, et que je ne pouvais que le banaliser en « y mettant du mien ». Mais Mlle Célestine R... était fort jolie... Elle insista. Je finis par céder, car je suis homme, après tout...*

*Je confesse que j'ai eu tort<sup>3</sup>. En faisant ce travail qu'elle me demandait, c'est-à-dire en ajoutant, çà et là, quelques accents à ce livre, j'ai bien peur d'en avoir altéré la grâce un peu corrosive, d'en avoir diminué la force triste, et surtout d'avoir remplacé par de la simple littérature ce qu'il y avait dans ces pages d'émotion et de vie...*

*Ceci dit, pour répondre d'avance aux objections que ne manqueront pas de faire certains critiques graves et savants... et combien nobles !...*

O. M.



14 septembre.

Aujourd'hui, 14 septembre, à trois heures de l'après-midi, par un temps doux, gris et pluvieux, je suis entrée dans ma nouvelle place. C'est la douzième en deux ans. Bien entendu, je ne parle pas des places que j'ai faites durant les années précédentes. Il me serait impossible de les compter. Ah ! je puis me vanter que j'en ai vu des intérieurs et des visages, et de sales âmes... Et ça n'est pas fini... À la façon, vraiment extraordinaire, vertigineuse, dont j'ai roulé, ici et là, successivement, de maisons en bureaux<sup>2</sup> et de bureaux en maisons, du Bois de Boulogne à la Bastille, de l'Observatoire à Montmartre, des Ternes aux Gobelins, partout, sans pouvoir jamais me fixer nulle part, faut-il que les maîtres soient difficiles à servir maintenant !... C'est à ne pas croire.

L'affaire s'est traitée par l'intermédiaire des Petites Annonces du *Figaro* et sans que je voie Madame. Nous nous sommes écrit des lettres, ça a été tout : moyen chanceux où l'on a souvent, de part et d'autre, des surprises. Les lettres de Madame sont bien écrites, ça c'est vrai. Mais elles révèlent un caractère tatillon et méticuleux... Ah ! il lui en faut des explications et des commentaires, et des pourquoi, et des

parce que... Je ne sais si Madame est avare ; en tout cas, elle ne se fend guère pour son papier à lettres... Il est acheté au Louvre<sup>1</sup>... Moi qui ne suis pas riche, j'ai plus de coquetterie... J'écris sur du papier parfumé à la peau d'Espagne<sup>2</sup>, du beau papier, tantôt rose, tantôt bleu pâle, que j'ai collectionné chez mes anciennes maîtresses... Il y en a même sur lequel sont gravées des couronnes de comtesse... Ça a dû lui en boucher un coin.

Enfin, me voilà en Normandie, au Mesnil-Roy<sup>3</sup>. La propriété de Madame, qui n'est pas loin du pays, s'appelle le Prieuré... C'est à peu près tout ce que je sais de l'endroit où, désormais, je vais vivre...

Je ne suis pas sans inquiétudes ni sans regrets d'être venue, à la suite d'un coup de tête, m'ensevelir dans ce fond perdu de province. Ce que j'en ai aperçu m'effraie un peu, et je me demande ce qui va encore m'arriver ici... Rien de bon sans doute et, comme d'habitude, des embêtements... Les embêtements, c'est le plus clair de notre bénéfice. Pour une qui réussit, c'est-à-dire pour une qui épouse un brave garçon ou qui se colle<sup>4</sup> avec un vieux, combien sont destinées aux malchances, emportées dans le grand tourbillon de la misère ?... Après tout, je n'avais pas le choix ; et cela vaut mieux que rien.

Ce n'est pas la première fois que je suis engagée en province. Il y a quatre ans, j'y ai fait une place... Oh ! pas longtemps... et dans des circonstances véritablement exceptionnelles... Je me souviens de cette aventure comme si elle était d'hier... Bien que les détails en soient un peu lestes et même horribles, je veux la

conter... D'ailleurs, j'avertis charitablement les personnes qui me liront que mon intention, en écrivant ce journal, est de n'employer aucune réticence<sup>1</sup>, pas plus vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis des autres. J'entends y mettre au contraire toute la franchise qui est en moi et, quand il le faudra, toute la brutalité qui est dans la vie. Ce n'est pas de ma faute si les âmes, dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture<sup>2</sup>.

Voici la chose :

J'avais été arrêtée, dans un bureau de placement, par une sorte de grosse gouvernante, pour être femme de chambre chez un certain M. Rabour, en Touraine. Les conditions acceptées, il fut convenu que je prendrais le train, tel jour, à telle heure, pour telle gare ; ce qui fut fait selon le programme.

Dès que j'eus remis mon billet au contrôleur, je trouvai, à la sortie, une espèce de cocher à face rubiconde et bourrue, qui m'interpella :

— C'est-y vous qu'êtes la nouvelle femme de chambre de M. Rabour ?

— Oui, c'est moi.

— Vous avez une malle ?

— Oui, j'ai une malle.

— Donnez-moi votre bulletin de bagages et attendez-moi là...

Il pénétra sur le quai. Les employés s'empresèrent. Ils l'appelaient « Monsieur Louis » sur un ton d'amical respect. Louis chercha ma malle parmi les colis entassés et la fit porter dans une charrette anglaise, qui stationnait près de la barrière.

— Eh bien... montez-vous ?

Je pris place à côté de lui sur la banquette, et nous partîmes.

Le cocher me regardait du coin de l'œil. Je

l'examinais de même. Je vis tout de suite que j'avais affaire à un rustre, à un paysan mal dégrossi, à un domestique pas stylé et qui n'a jamais servi dans les grandes maisons. Cela m'ennuya. Moi, j'aime les belles livrées. Rien ne m'affole comme une culotte de peau blanche, moulant des cuisses nerveuses<sup>1</sup>. Et ce qu'il manquait de chic, ce Louis, sans gants pour conduire, avec un complet trop large de droguet<sup>2</sup> gris-bleu, et une casquette plate, en cuir verni, ornée d'un double galon d'or. Non vrai ! ils retardent, dans ce patelin-là. Avec cela, un air renfrogné, brutal, mais pas méchant diable, au fond. Je connais ces types. Les premiers jours, avec les nouvelles, ils font les malins, et puis après ça s'arrange. Souvent, ça s'arrange mieux qu'on ne voudrait.

Nous restâmes longtemps sans dire un mot. Lui faisait des manières de grand cocher, tenant les guides hautes et jouant du fouet avec des gestes arrondis... Non, ce qu'il était rigolo !... Moi, je prenais des attitudes dignes pour regarder le paysage, qui n'avait rien de particulier ; des champs, des arbres, des maisons, comme partout. Il mit son cheval au pas pour monter une côte et, tout à coup, avec un sourire moqueur, il me demanda :

— Avez-vous au moins apporté une bonne provision de bottines ?

— Sans doute ! dis-je, étonnée de cette question qui ne rimait à rien, et plus encore du ton singulier sur lequel il me l'adressait... Pourquoi me demandez-vous ça ?... C'est un peu bête ce que vous me demandez là, mon gros père, savez ?...

Il me poussa du coude légèrement et, glissant sur moi un regard étrange dont je ne pus m'expliquer la double expression d'ironie aiguë et, ma foi, d'obscénité réjouie, il dit en ricanant :

— Avec ça !... Faites celle qui ne sait rien... Farceuse va... sacrée farceuse !

Puis il claqua de la langue, et le cheval reprit son allure rapide.

J'étais intriguée. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Peut-être rien du tout... Je pensai que le bonhomme était un peu nigaud, qu'il ne savait point parler aux femmes et qu'il n'avait pas trouvé autre chose pour amener une conversation que, d'ailleurs, je jugeai à propos de ne pas continuer.

La propriété de M. Rabour était assez belle et grande. Une jolie maison, peinte en vert clair, entourée de vastes pelouses fleuries et d'un bois de pins qui embaumait la térébenthine. J'adore la campagne... mais, c'est drôle, elle me rend triste et elle m'endort. J'étais tout abrutie quand j'entrai dans le vestibule où m'attendait la gouvernante, celle-là même qui m'avait engagée au bureau de placement de Paris, Dieu sait après combien de questions indiscretes sur mes habitudes intimes, mes goûts ; ce qui aurait dû me rendre méfiante... Mais on a beau en voir et en supporter de plus en plus fortes chaque fois, ça ne vous instruit pas... La gouvernante ne m'avait pas plu au bureau ; ici, instantanément, elle me dégoûta et je lui trouvai l'air répugnant d'une vieille maquerelle. C'était une grosse femme, grosse et courte, courte et soufflée de graisse jaunâtre, avec des bandeaux plats grisonnants, une poitrine énorme et roulante, des mains molles, humides, transparentes comme de la gélatine. Ses yeux gris indiquaient la méchanceté, une méchanceté froide, réfléchie et vicieuse. À la façon tranquille et cruelle dont elle vous regardait, vous fouillait l'âme et la chair, elle vous faisait presque rougir.

Elle me conduisit dans un petit salon et me quitta

aussitôt, disant qu'elle allait prévenir Monsieur, que Monsieur voulait me voir avant que je ne commençasse mon service.

— Car Monsieur ne vous a pas vue, ajouta-t-elle. Je vous ai prise, c'est vrai, mais enfin, il faut que vous plaisiez à Monsieur...

J'inspectai la pièce. Elle était tenue avec une propreté et un ordre extrêmes. Les cuivres, les meubles, le parquet, les portes, astiqués à fond, cirés, vernis, reluisaient ainsi que des glaces. Pas de flafla<sup>1</sup>, de tentures lourdes, de choses brodées, comme on en voit dans de certaines maisons de Paris ; mais du confortable sérieux, un air de décence riche, de vie provinciale cossue, régulière et calme. Ce qu'on devait s'ennuyer ferme, là-dedans, par exemple !... Mazette !

Monsieur entra. Ah ! le drôle de bonhomme, et qu'il m'amusa !... Figurez-vous un petit vieux, tiré à quatre épingles, rasé de frais et tout rose, ainsi qu'une poupée. Très droit, très vif, très ragoûtant, ma foi ! il sautillait, en marchant, comme une petite sauterelle dans les prairies. Il me salua et avec infiniment de politesse :

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Célestine, Monsieur.

— Célestine... fit-il... Célestine ?... Diable !... Joli nom, je ne prétends pas le contraire... mais trop long, mon enfant, beaucoup trop long... Je vous appellerai Marie, si vous le voulez bien... C'est très gentil aussi, et c'est court... Et puis, toutes mes femmes de chambre, je les ai appelées Marie. C'est une habitude à laquelle je serais désolé de renoncer... Je préférerais renoncer à la personne...

Ils ont tous cette bizarre manie de ne jamais vous appeler par votre nom véritable... Je ne m'étonnai

pas trop, moi à qui l'on a donné déjà tous les noms de toutes les saintes du calendrier... Il insista :

— Ainsi, cela ne vous déplaît pas que je vous appelle Marie ?... C'est bien entendu ?...

— Mais oui, Monsieur...

— Jolie fille... bon caractère... Bien, bien !

Il m'avait dit tout cela d'un air enjoué, extrêmement respectueux, et sans me dévisager, sans fouiller d'un regard déshabilleur mon corsage, mes jupes, comme font, en général, les hommes. À peine s'il m'avait regardée. Depuis le moment où il était entré dans le salon, ses yeux restaient obstinément fixés sur mes bottines.

— Vous en avez d'autres ?... me demanda-t-il, après un court silence, pendant lequel il me sembla que son regard était devenu étrangement brillant.

— D'autres noms, Monsieur ?

— Non, mon enfant, d'autres bottines...

Et il passa, sur ses lèvres, à petits coups, une langue effilée, à la manière des chattes.

Je ne répondis pas tout de suite. Ce mot de bottines, qui me rappelait l'expression de gouaille polissonne du cocher, m'avait interdite. Cela avait donc un sens ?... Sur une interrogation plus pressante, je finis par répondre, mais d'une voix un peu rauque et troublée, comme s'il se fût agi de confesser un péché galant :

— Oui, Monsieur, j'en ai d'autres...

— Des vernies ?

— Oui, Monsieur.

— De très... très vernies ?

— Mais oui, Monsieur.

— Bien... bien... Et en cuir jaune ?

— Je n'en ai pas, Monsieur...

— Il faudra en avoir... je vous en donnerai.

— Merci, Monsieur !

— Bien... bien... Tais-toi !

J'avais peur, car il venait de passer dans ses yeux des lueurs troubles... des nuées rouges de spasme... Et des gouttes de sueur roulaient sur son front... Croyant qu'il allait défaillir, je fus sur le point de crier, d'appeler au secours... mais la crise se calma, et, au bout de quelques minutes, il reprit d'une voix apaisée, tandis qu'un peu de salive moussait encore au coin de ses lèvres :

— Ça n'est rien... c'est fini... Comprenez-moi, mon enfant... Je suis un peu maniaque... À mon âge, cela est permis, n'est-ce pas ?... Ainsi, tenez, par exemple je ne trouve pas convenable qu'une femme cire ses bottines, à plus forte raison les miennes... Je respecte beaucoup les femmes, Marie, et ne peux souffrir cela... C'est moi qui les cirerai vos bottines, vos petites bottines, vos chères petites bottines... C'est moi qui les entretiendrai... Écoutez bien... Chaque soir, avant de vous coucher, vous porterez vos bottines dans ma chambre... vous les placerez près du lit, sur une petite table, et, tous les matins, en venant ouvrir mes fenêtres... vous les reprendrez.

Et, comme je manifestais un prodigieux étonnement, il ajouta :

— Voyons !... Ça n'est pas énorme, ce que je vous demande là... c'est une chose très naturelle, après tout... Et si vous êtes bien gentille...

Vivement, il tira de sa poche deux louis qu'il me remit.

— Si vous êtes bien gentille, bien obéissante, je vous donnerai souvent des petits cadeaux. La gouvernante vous paiera, tous les mois, vos gages... Mais, moi, Marie, entre nous, souvent, je vous donnerai des petits cadeaux. Et qu'est-ce que je vous demande ?...

Voyons, ça n'est pas extraordinaire, là... Est-ce donc si extraordinaire, mon Dieu ?

Monsieur s'emballait encore. À mesure qu'il parlait, ses paupières battaient, battaient comme des feuilles sous l'orage.

— Pourquoi ne dis-tu rien, Marie ?... Dis quelque chose... Pourquoi ne marches-tu pas ?... Marche un peu que je les voie remuer... que je les voie vivre... tes petites bottines...

Il s'agenouilla, baisa mes bottines, les pétrit de ses doigts fébriles et caresseurs, les délaça... Et, en les baisant, les pétrissant, les caressant, il disait d'une voix suppliante, d'une voix d'enfant qui pleure :

— Oh ! Marie... Marie... tes petites bottines... donne-les-moi, tout de suite... tout de suite... tout de suite... Je les veux tout de suite... donne-les-moi...

J'étais sans force... La stupéfaction me paralysait... Je ne savais plus si je vivais réellement ou si je rêvais... Des yeux de Monsieur, je ne voyais que deux petits globes blancs, striés de rouge. Et sa bouche était tout entière barbouillée d'une sorte de bave savonneuse...

Enfin, il emporta mes bottines et, durant deux heures, il s'enferma avec elles dans sa chambre...

— Vous plaisez beaucoup à Monsieur, me dit la gouvernante en me montrant la maison... Tâchez que cela continue... La place est bonne<sup>1</sup>...

Quatre jours après, le matin, à l'heure habituelle, en allant ouvrir les fenêtres, je faillis m'évanouir d'horreur, dans la chambre... Monsieur était mort !... Étendu sur le dos, au milieu du lit, le corps presque entièrement nu, on sentait déjà en lui et sur lui la rigidité du cadavre. Il ne s'était point débattu. Sur les couvertures, nul désordre ; sur le drap, pas la moindre trace de lutte, de soubresaut, d'agonie, de

mains crispées qui cherchent à étrangler la Mort... Et j'aurais cru qu'il dormait, si son visage n'eût été violet, violet affreusement, de ce violet sinistre qu'ont les aubergines. Spectacle terrifiant, qui, plus encore que ce visage, me secoua d'épouvante... Monsieur tenait, serrée dans ses dents, une de mes bottines, si durement serrée dans ses dents, qu'après d'inutiles et horribles efforts je fus obligée d'en couper le cuir, avec un rasoir, pour la leur arracher<sup>1</sup>...

Je ne suis pas une sainte... j'ai connu bien des hommes et je sais, par expérience, toutes les folies, toutes les saletés dont ils sont capables... Mais un homme comme Monsieur ? Ah ! vrai !... Est-ce rigolo, tout de même, qu'il existe des types comme ça ?... Et où vont-ils chercher toutes leurs imaginations, quand c'est si simple, quand c'est si bon de s'aimer gentiment... comme tout le monde...

Je crois bien qu'ici il ne m'arrivera rien de pareil... C'est, évidemment, un autre genre ici. Mais est-il meilleur ?... Est-il pire ?... Je n'en sais rien...

Il y a une chose qui me tourmente. J'aurais dû, peut-être, en finir une bonne fois avec toutes ces sales places et sauter le pas, carrément, de la domesticité dans la galanterie, ainsi que tant d'autres que j'ai connues et qui – soit dit sans orgueil – étaient « moins avantageuses » que moi. Si je ne suis pas ce qu'on appelle jolie, je suis mieux ; sans fatuité, je puis dire que j'ai du montant<sup>2</sup>, un chic que bien des femmes du monde et bien des cocottes m'ont souvent envié. Un peu grande, peut-être, mais souple, mince et bien faite... de très beaux cheveux blonds, de très beaux yeux bleu foncé, excitants et polissons, une bouche audacieuse... enfin une manière d'être

originale et un tour d'esprit, très vif et langoureux, à la fois, qui plaît aux hommes. J'aurais pu réussir. Mais, outre que j'ai manqué par ma faute des occasions « épatantes » et qui ne se retrouveront probablement plus, j'ai eu peur... J'ai eu peur, car on ne sait pas où cela vous mène... J'ai frôlé tant de misères dans cet ordre-là... j'ai reçu tant de navrantes confidences !... Et ces tragiques calvaires du Dépôt à l'Hôpital auxquels on n'échappe pas toujours !... Et pour fond de tableau, l'enfer de Saint-Lazare<sup>1</sup> !... Ça donne à réfléchir et à frissonner... Qui me dit aussi que j'aurais eu, comme femme, le même succès que comme femme de chambre ? Le charme, si particulier, que nous exerçons sur les hommes, ne tient pas seulement à nous, si jolies que nous puissions être... Il tient beaucoup, je m'en rends compte, au milieu où nous vivons... au luxe, au vice ambiant, à nos maîtresses elles-mêmes et au désir qu'elles excitent... En nous aimant, c'est un peu d'elles et beaucoup de leur mystère que les hommes aiment en nous...

Mais il y a autre chose. En dépit de mon existence dévergondée, j'ai, par bonheur, gardé en moi, au fond de moi, un sentiment religieux très sincère, qui me préserve des chutes définitives et me retient au bord des pires abîmes... Ah ! si l'on n'avait pas la religion, la prière dans les églises, les soirs de morne purée<sup>2</sup> et de détresse morale, si l'on n'avait pas la Sainte Vierge et saint Antoine de Padoue, et tout le bataclan, on serait bien plus malheureux, ça c'est sûr... Et ce qu'on deviendrait, et jusqu'où l'on irait, le diable seul le sait !...

Enfin – et ceci est plus grave – je n'ai pas la moindre défense contre les hommes... Je serai la constante victime de mon désintéressement et de leur plaisir... Je suis trop amoureuse, oui, j'aime trop

l'amour, pour tirer un profit quelconque de l'amour... C'est plus fort que moi, je ne puis pas demander d'argent à qui me donne du bonheur et m'entrouvre les rayonnantes portes de l'Extase... Quand ils me parlent, ces monstres-là... et que je sens sur ma nuque le piquant de leur barbe et la chaleur de leur haleine... va te promener !... je ne suis plus qu'une chiffre... et c'est eux, au contraire, qui ont de moi tout ce qu'ils veulent...

Donc, me voilà au Prieuré, en attendant quoi ?... Ma foi, je n'en sais rien. Le plus sage serait de n'y point songer et de laisser aller les choses au petit bonheur... C'est peut-être ainsi qu'elles vont le mieux... Pourvu que, demain, sur un mot de Madame, et poursuivie jusqu'ici par cette impitoyable malchance qui ne me quitte jamais, je ne sois pas forcée, une fois de plus, de lâcher la baraque !... Cela m'ennuierait... Depuis quelque temps, j'ai des douleurs aux reins et au ventre, une lassitude dans tout le corps... mon estomac se délabre, ma mémoire s'affaiblit... je deviens, de plus en plus, irritable et nerveuse. Tout à l'heure, me regardant dans la glace, je me suis trouvé le visage vraiment fatigué, et le teint – ce teint ambré dont j'étais si fière – presque couleur de cendre... Est-ce que je vieillirais déjà ?... Je ne veux pas vieillir encore. À Paris, il est difficile de se soigner. On n'a le temps de rien. La vie y est trop fiévreuse, trop tumultueuse... on y est, sans cesse, en contact avec trop de gens, trop de choses, trop de plaisirs, trop d'imprévu... Il faut aller quand même... Ici, c'est calme... Et quel silence !... L'air qu'on respire doit être sain et bon... Ah ! si, au risque de m'embêter, je pouvais me reposer un peu...

Tout d'abord, je n'ai pas confiance. Certes, Madame est assez gentille avec moi. Elle a bien voulu

m'adresser quelques compliments sur ma tenue, et se féliciter des renseignements qu'elle a reçus... Oh ! sa tête, si elle savait qu'ils sont faux, du moins que ce sont des renseignements de complaisance... Ce qui l'épate surtout, c'est mon élégance. Et puis, le premier jour, il est rare qu'elles ne soient pas gentilles, ces chameaux-là... Tout nouveau, tout beau... C'est un air connu... Oui, et le lendemain, l'air change, connu, aussi... D'autant que Madame a des yeux très froids, très durs, et qui ne me reviennent pas... des yeux d'avare, pleins de soupçons aigus et d'enquêtes policières... Je n'aime pas non plus ses lèvres trop minces, sèches, et comme recouvertes d'une pellicule blanchâtre... ni sa parole brève, tranchante qui, d'un mot aimable, fait presque une insulte ou une humiliation. Lorsque, en m'interrogeant sur ceci, sur cela, sur mes aptitudes et sur mon passé, elle m'a regardée avec cette impudence tranquille et sournoise de vieux douanier qu'elles ont toutes, je me suis dit :

— Il n'y a pas d'erreur... Encore une qui doit mettre tout sous clé, compter chaque soir les morceaux de sucre et les grains de raisin, et faire des marques aux bouteilles... Allons ! allons ! C'est toujours la même chose pour changer...

Cependant, il faudra voir et ne pas m'en tenir à cette première impression. Parmi tant de bouches qui m'ont parlé, parmi tant de regards qui m'ont fouillé l'âme, je trouverai, peut-être, un jour – est-ce qu'on sait ? – la bouche amie... et le regard pitoyable... Il ne m'en coûte rien d'espérer...

Aussitôt arrivée, encore étourdie par quatre heures de chemin de fer en troisième classe<sup>1</sup>, et sans qu'on ait, à la cuisine, seulement songé à m'offrir une tartine de pain, Madame m'a promenée, dans toute la maison, de la cave au grenier, pour me mettre

immédiatement « au courant de la besogne ». Oh ! elle ne perd pas son temps, ni le mien... Ce que c'est grand cette maison ! Ce qu'il y en a, là-dedans, des affaires et des recoins !... Ah bien ! merci !... Pour la tenir en état, comme il faudrait, quatre domestiques n'y suffiraient pas... En plus du rez-de-chaussée, très important – car deux petits pavillons, en forme de terrasse s'y surajoutent et le continuent – elle se compose de deux étages que je devrai descendre et monter sans cesse, attendu que Madame, qui se tient dans un petit salon près de la salle à manger, a eu l'ingénieuse idée de placer la lingerie, où je dois travailler, sous les combles, à côté de nos chambres. Et des placards, et des armoires, et des tiroirs et des ressers, et des fouillis de toute sorte, en veux-tu, en voilà... Jamais, je ne me retrouverai dans tout cela...

À chaque minute, en me montrant quelque chose, Madame me disait :

— Il faudra faire bien attention à ça, ma fille. C'est très joli, ça, ma fille... C'est très rare, ma fille... Ça coûte très cher, ma fille.

Elle ne pourrait donc pas m'appeler par mon nom, au lieu de dire, tout le temps : « ma fille » par-ci... « ma fille » par-là, sur ce ton de domination blessante, qui décourage les meilleures volontés et met aussitôt tant de distance, tant de haines, entre nos maîtresses et nous ?... Est-ce que je l'appelle : « la petite mère », moi ?... Et puis, Madame n'a dans la bouche que ce mot : « très cher ». C'est agaçant... Tout ce qui lui appartient, même de pauvres objets de quatre sous, « c'est très cher ». On n'a pas idée où la vanité d'une maîtresse de maison peut se nicher... Si ça ne fait pas pitié..., elle m'a expliqué le fonctionnement d'une lampe à pétrole, pareille d'ailleurs à toutes les autres lampes, et elle m'a recommandé :

— Ma fille, vous savez que cette lampe coûte très cher, et qu'on ne peut la réparer qu'en Angleterre. Ayez-en soin, comme de la prune de vos yeux...

J'ai eu envie de lui répondre :

— Hé ! dis donc, la petite mère, et ton pot de chambre... est-ce qu'il coûte très cher ?... Et l'envoie-t-on à Londres quand il est fêlé ?

Non, là, vrai !... Elles en ont du toupet, et elles en font du chichi, pour peu de chose. Et quand je pense que c'est uniquement pour vous humilier, pour vous épater !...

La maison n'est pas si bien que ça... Il n'y a pas de quoi, vraiment, être si fière d'une maison... De l'extérieur, mon Dieu !... avec les grands massifs d'arbres qui l'encadrent somptueusement et les jardins qui descendent jusqu'à la rivière en pentes molles, ornés de vastes pelouses rectangulaires, elle a l'air de quelque chose... Mais à l'intérieur... c'est triste, vieux, branlant, et cela sent le renfermé... Je ne comprends pas qu'on puisse vivre là-dedans... Rien que des nids à rats, des escaliers de bois à vous rompre le col et dont les marches gauchies tremblent et craquent sous les pieds... des couloirs bas et sombres où, en guise de tapis moelleux, ce sont des carreaux mal joints, passés au rouge et vernis, vernis, glissants, glissants... Les cloisons trop minces, faites de planches trop sèches, rendent les chambres sonores, comme des intérieurs de violon... C'est toc et province, quoi !... Elle n'est pas meublée, pour sûr, comme à Paris... Dans toutes les pièces, du vieil acajou, de vieilles étoffes mangées aux vers, de vieilles carpettes usées, décolorées, et des fauteuils et des canapés, ridiculement raides, sans ressorts, vermoulus et boiteux... Ce qu'ils doivent vous moudre les épaules, et vous écorcher les fesses !... Vraiment,

moi qui aime tant les tentures claires, les vastes divans élastiques où l'on s'allonge voluptueusement sur des piles de coussins, et tous ces jolis meubles modernes, si luxueux, si riches et si gais<sup>1</sup>, je me sens toute triste de la morne tristesse de ceux-là... Et j'ai peur de ne pouvoir jamais m'habituer à si peu de confortable, à un tel manque d'élégance, à tant de poussières anciennes et de formes mortes...

Madame, non plus, n'est pas habillée comme à Paris. Elle manque de chic et ignore les grandes couturières... Elle est plutôt fagotée, comme on dit. Bien qu'elle affiche une certaine prétention dans ses toilettes, elle retarde d'au moins dix ans sur la mode... Et quelle mode !... Quoique ça<sup>2</sup>, elle ne serait pas mal, si elle voulait ; du moins, elle ne serait pas trop mal... Son pire défaut est qu'elle n'éveille en vous aucune sympathie, qu'elle n'est femme en rien... Mais elle a des traits réguliers, de jolis cheveux naturellement blonds, et une belle peau... une peau trop fraîche, par exemple, et comme si elle souffrait d'une mauvaise maladie intérieure... Je connais ces types de femmes et je ne me trompe point à l'éclat de leur teint. C'est rose dessus, oui, et dedans, c'est pourri... Ça ne tient debout, ça ne marche, ça ne vit qu'au moyen de ceintures, de bandages hypogastriques, de pessaires<sup>3</sup>, un tas d'horreurs secrètes et de mécanismes compliqués... Ce qui ne les empêche pas de faire leur poire<sup>4</sup> dans le monde... Mais oui ! C'est coquet, s'il vous plaît... ça flirte dans les coins, ça étale des chairs peintes, ça joue de la prunelle, ça se trémousse du derrière ; et ça n'est bon qu'à mettre dans des bocalux d'esprit de vin... Ah ! malheur !... On n'a guère d'agrément

avec elles, je vous assure, et ça n'est pas toujours ragôûtant de les servir...

Soit tempérament, soit indisposition organique, je serais bien étonnée que Madame fût portée sur la chose... Aux expressions de son visage, aux gestes durs, aux flexions raides de son corps, on ne sent pas du tout l'amour, et, jamais, le désir, avec ses charmes, ses souplesses et ses abandons, n'a passé par là... Des vieilles filles vierges, elle garde, en toute sa personne, je ne sais quoi d'aigre et de suri, je ne sais quoi de desséché, de momifié, ce qui est rare chez les blondes... Ce n'est pas Madame qu'une belle musique comme *Faust*<sup>1</sup> – ah ! ce *Faust* ! – ferait tomber de langueur et s'évanouir de volupté entre les bras d'un beau mâle... Ah, non, par exemple ! Elle n'appartient pas à ce genre de femmes très laides, sur les figures de qui l'ardeur du sexe met parfois tant de vie radieuse, tant de séductions et tant de beauté... Après tout, il ne faut pas se fier à des airs comme celui de Madame... J'en ai connu de plus sévères et de plus grincheuses, qui éloignaient toute idée de désir et d'amour, et qui étaient de fameuses gourgandines, et qui faisaient les quatre cent dix-neuf coups, avec leur valet de chambre ou leur cocher...

Par exemple, bien que Madame se force pour être aimable, elle n'est sûrement pas à la coule<sup>2</sup>, comme des fois j'en ai vu... Je la crois très méchante, très moucharde, très ronchonreuse ; un sale caractère et un méchant cœur... Elle doit être, sans cesse, sur le dos des gens, à les asticoter de toutes les manières... Et des « savez-vous faire ceci ? »... Et des « savez-vous faire cela ? » Ou bien encore : « Êtes-vous casseuse ?... Êtes-vous soigneuse ?... Avez-vous beaucoup de mémoire ? Avez-vous beaucoup d'ordre ? » Ça n'en finit pas... Et aussi : « Êtes-vous

très propre ?... Moi, je suis exigeante sur la propreté... je passe sur bien des choses... mais sur la propreté, je suis intraitable... » Est-ce qu'elle me prend pour une fille de ferme, une paysanne, une bonne de province ?... La propreté ?... Ah ! je la connais, cette rengaine. Elles disent toutes ça... et, souvent, quand on va au fond des choses, quand on retourne leurs jupes et qu'on fouille dans leur linge... ce qu'elles sont sales !... Quelquefois à vous soulever le cœur de dégoût...

Aussi, je me méfie de la propreté de Madame... Lorsqu'elle m'a montré son cabinet de toilette, je n'y ai remarqué ni petit meuble<sup>1</sup>, ni baignoire, ni rien de ce qu'il faut à une femme soignée et qui la pratique dans les coins... Et ce que c'est sommaire, là-dedans, en fait de bibelots, de flacons, de tous ces objets intimes et parfumés que j'aime tant à tripoter... Il me tarde de voir Madame, toute nue, pour m'amuser un peu... Ça doit être du joli...

Le soir, comme je mettais le couvert, Monsieur est entré dans la salle à manger... Il revenait de la chasse... C'est un homme très grand, avec une large carrure d'épaules, de fortes moustaches noires, et un teint mat... Ses manières sont un peu lourdes, un peu gauches, mais il paraît bon enfant... Évidemment, ce n'est pas un génie comme M. Jules Lemaitre<sup>2</sup>, que j'ai tant de fois servi, rue Christophe-Colomb<sup>3</sup>, ni un élégant comme M. de Janzé<sup>4</sup>. – Ah, celui-là ! Pourtant, il est sympathique... Ses cheveux drus et frisés, son cou de taureau, ses mollets de lutteur, ses lèvres charnues, très rouges et souriantes, attestent la force et la bonne humeur... Je parie qu'il est porté sur la chose, lui... J'ai vu cela, tout de suite, à son nez mobile, flaireur, sensuel, à ses yeux extrêmement brillants, doux en même temps que rigolos... Jamais,

je crois, je n'ai rencontré, chez un être humain, de tels sourcils, épais jusqu'à en être obscènes, et des mains si velues... Ce qu'il doit en avoir un dessus de malle<sup>1</sup>, le gros père !... Comme la plupart des hommes peu intelligents et de muscles développés, il est d'une grande timidité.

Il m'a examinée d'un air tout drôle, d'un air où il y avait de la bienveillance, de la surprise, du contentement... quelque chose aussi de polisson sans effronterie, de déshabilleur, sans brutalité. Il est évident que Monsieur n'est pas habitué à des femmes de chambre comme moi, que je l'épate, que j'ai fait, sur lui, du premier coup, une grande impression... Il m'a dit, avec un peu d'embarras :

— Ah !... ah !... c'est vous, la nouvelle femme de chambre ?...

J'ai tendu mon buste en avant, j'ai baissé légèrement les yeux, puis, modeste et mutine, à la fois, de ma voix la plus douce, j'ai répondu simplement :

— Mais oui, Monsieur, c'est moi...

Alors, il a balbutié :

— Ainsi, vous êtes arrivée ?... C'est très bien... c'est très bien...

Il aurait voulu parler encore... cherchait quelque chose à dire, mais, n'étant pas éloquent ni débrouillard, il ne trouvait rien... Je m'amusais vivement de sa gêne... Après un court silence :

— Comme ça, a-t-il fait, vous venez de Paris ?

— Oui, Monsieur...

— C'est très bien... c'est très bien.

Et s'enhardissant :

— Comment vous appelez-vous ?

— Célestine... Monsieur...

Par manière de contenance, il s'est frotté les mains, et il a repris :

— Célestine !... Ah ! Ah !... C'est très bien... Un nom pas commun... un joli nom, ma foi !... Pourvu que Madame ne vous oblige pas à le changer... elle a cette manie...

J'ai répondu, digne et soumise :

— Je suis à la disposition de Madame...

— Sans doute... sans doute... Mais c'est un joli nom...

J'ai manqué éclater de rire... Monsieur s'est mis à marcher dans la salle, puis, tout d'un coup, il s'est assis sur une chaise, il a allongé ses jambes et, mettant dans son regard comme une excuse, dans sa voix, comme une prière, il m'a demandé :

— Eh bien, Célestine... car moi, je vous appellerai toujours Célestine... voulez-vous m'aider à retirer mes bottes ?... Ça ne vous ennuie pas, au moins ?

— Certainement, non, Monsieur...

— Parce que, voyez-vous... ces sacrées bottes... elles sont très difficiles... elles glissent mal...

Dans un mouvement que j'essayai de rendre harmonieux et souple, et même provocant, je me suis agenouillée en face de lui. Et pendant que je l'aidais à retirer ses bottes, qui étaient mouillées et couvertes de boue, j'ai parfaitement senti que son nez s'excitait aux parfums de ma nuque, que ses yeux suivaient, avec un intérêt grandissant, les contours de mon corsage et tout ce qui se révélait de moi, à travers la robe... Tout à coup, il murmure :

— Sapristi ! Célestine... Vous sentez rudement bon...

Sans lever les yeux, j'ai pris un air ingénu :

— Moi, Monsieur ?...

— Bien sûr... vous... Parbleu !... je pense que ce n'est pas mes pieds...

— Oh ! Monsieur !...

Et ce : « Oh ! Monsieur ! » était, en même temps qu'une protestation en faveur de ses pieds, une sorte de réprimande amicale – amicale jusqu'à l'encouragement – pour sa familiarité... A-t-il compris ?... Je le crois, car, de nouveau, avec plus de force, et, même, avec une sorte de tremblement amoureux, il a répété :

— Célestine !... Vous sentez rudement bon... rudement bon...

Ah mais ! il s'émancipe, le gros père... J'ai fait celle qui était légèrement scandalisée par cette insistance, et je me suis tue... Timide comme il est et ne connaissant rien aux trucs des femmes, Monsieur s'est troublé... Il a craint sans doute d'avoir été trop loin, et changeant d'idée brusquement :

— Vous habituez-vous ici, Célestine ?...

Cette question ?... Si je m'habitue ici ?... Voilà trois heures que je suis ici... J'ai dû me mordre les lèvres, pour ne pas pouffer... Il en a de drôles, le bonhomme... et vraiment il est un peu bête...

Mais cela ne fait rien... Il ne me déplaît pas... Dans sa vulgarité même, il dégage je ne sais quoi de puissant... et aussi une odeur de mâle... un fumet de fauve, pénétrant et chaud... qui ne m'est pas désagréable.

Quand ses bottes eurent été retirées, et pour le laisser sur une bonne impression de moi, je lui ai demandé, à mon tour :

— Je vois que Monsieur est chasseur... Monsieur a fait une bonne chasse, aujourd'hui ?

— Je ne fais jamais de bonnes chasses, Célestine, a-t-il répliqué, en hochant la tête... C'est pour marcher... pour me promener... pour n'être pas ici, où je m'ennuie...

— Ah ! Monsieur s'ennuie ici ?...

Après une pause, il a rectifié galamment :

— C'est-à-dire... je m'ennuyais... Car maintenant... enfin... voilà !...

Puis, avec un sourire bête et touchant :

— Célestine ?...

— Monsieur !

— Voulez-vous me donner mes pantoufles ?... Je vous demande pardon...

— Mais, Monsieur, c'est mon métier...

— Oui... enfin... Elles sont sous l'escalier... dans un petit cabinet noir... à gauche...

Je crois que j'en aurai tout ce que je voudrai de ce type-là... Il n'est pas malin, il se livre du premier coup... Ah ! on pourrait le mener loin...

Le dîner, peu luxueux, composé des restes de la veille, s'est passé sans incidents, presque silencieusement... Monsieur dévore, et Madame pignochel dans les plats avec des gestes maussades et des moues dédaigneuses... Ce qu'elle absorbe, ce sont des cachets, des sirops, des gouttes, des pilules, toute une pharmacie qu'il faut avoir bien soin de mettre sur la table, à chaque repas, devant son assiette... Ils ont très peu parlé, et, encore, sur des choses et des gens de l'endroit qui sont pour moi d'un intérêt médiocre... Ce que j'ai compris, c'est qu'ils reçoivent très peu. D'ailleurs, il était visible que leur pensée n'était point à ce qu'ils disaient... Ils m'observaient, chacun, selon les idées qui les mènent, conduits, chacun, par une curiosité différente ; Madame, sévère et raide, méprisante même, de plus en plus hostile, et songeant, déjà, à tous les sales tours qu'elle me jouera ; Monsieur en dessous, avec des clignements d'yeux très significatifs et, quoiqu'il s'efforçât de les

dissimuler, d'étranges regards sur mes mains... En vérité, je ne sais pas ce qu'ont les hommes à s'exciter ainsi sur mes mains ?... Moi, j'avais l'air de ne rien remarquer à leur manège... J'allais, venais digne, réservée, adroite et... lointaine... Ah ! s'ils avaient pu voir mon âme, s'ils avaient pu écouter mon âme, comme je voyais et comme j'entendais la leur !...

J'adore servir à table. C'est là qu'on surprend ses maîtres dans toute la saleté, dans toute la bassesse de leur nature intime. Prudents, d'abord, et se surveillant l'un l'autre, ils en arrivent, peu à peu, à se révéler, à s'étaler tels qu'ils sont, sans fard et sans voiles, oubliant qu'il y a autour d'eux quelqu'un qui rôde et qui écoute et qui note leurs tares, leurs bosses morales, les plaies secrètes de leur existence, tout ce que peut contenir d'infamies et de rêves ignobles le cerveau respectable des honnêtes gens<sup>1</sup>. Ramasser ces aveux, les classer, les étiqueter<sup>2</sup> dans notre mémoire, en attendant de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre, c'est une des grandes et fortes joies du métier, et c'est la revanche la plus précieuse de nos humiliations...

De ce premier contact avec mes nouveaux maîtres je n'ai pu recueillir des indications précises et formelles... Mais j'ai senti que le ménage ne va pas, que Monsieur n'est rien dans la maison, que c'est Madame qui est tout, que Monsieur tremble devant Madame, comme un petit enfant... Ah ! il ne doit pas rire tous les jours, le pauvre homme... Sûrement, il en voit, en entend, en subit de toutes les sortes... J'imagine que j'aurai, parfois, du bon temps à être là...

Au dessert, Madame, qui durant le repas n'avait cessé de renifler mes mains, mes bras, mon corsage, a dit d'une voix nette et tranchante :

# Octave Mirbeau

## Le Journal

### d'une femme de chambre

« Quelquefois, en coiffant mes maîtresses, j'ai eu l'envie folle de leur déchirer la nuque, de leur fouiller les seins avec mes ongles... » En rapportant ses humiliations et ses révoltes, Célestine raconte la France des années 1900. Octave Mirbeau prête au personnage de la domestique sa rage et son verbe vengeur pour dénoncer la violence des rapports sociaux, le poids de l'Église, l'antisémitisme. Descendant des Vikings, bouffeur de curés et de banquiers, il associe les élites du temps aux pires perversions sexuelles dont Célestine est à la fois la victime et le témoin lucide. La fresque vire parfois au grotesque avec une force hallucinée qui inspirera les cinéastes. À cette narratrice déchaînée, Jean Renoir, Luis Buñuel et Benoit Jacquot donneront successivement le visage de Paulette Goddard, Jeanne Moreau et Léa Seydoux.

*« Ce n'est pas de ma faute si les âmes, dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture. »*



Le Journal  
d'une femme de chambre  
**Octave Mirbeau**

Cette édition électronique du livre  
*Le Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau  
a été réalisée le 28 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073042491 - Numéro d'édition : 617318).

Code produit : Q01430 - ISBN : 9782073042521.

Numéro d'édition : 617321.